

6 novembre 2022 – 32^e dimanche du temps de l'Église :

2 Martyrs d'Israël 7, 1-2.9-14 ; Psaume 16 ; 2 Thessaloniens 2, 16 à 3, 5 ; Luc 20, 27-38

Sept frères face au roi dans la première lecture extraite du deuxième livre des Martyrs d'Israël. Sept maris pour cette femme de l'évangile. Une seule question : qu'est-ce que la résurrection ?

La perfidie des sadducéens, qui soutiennent qu'il n'y a pas de résurrection, s'adressant à Jésus pour le tester ou le piéger est patente : « Maître » lui disent-ils, alors que leur courant proche des chefs du Temple méprise les juifs comme Jésus. Et de monter de toute pièce cette histoire improbable, cette histoire à dormir debout, sur la stérilité, les liens de fratrie et le mariage — une femme qui épouse successivement sept frères — destinée à tourner en ridicule la résurrection en s'appuyant sur la loi de Moïse. Je n'ose imaginer ce qu'ils auraient bien pu inventer aujourd'hui avec les évolutions liées aux législations civiles et aux mœurs relatives au mariage et aux unions intimes... Sans les interrompre, Jésus les laisse aller au bout du raisonnement pour qu'ils expriment leur véritable questionnement : il est vrai qu'il n'est pas aisé de comprendre la signification de la résurrection.

Pour répondre, Jésus part de là où ils sont. Il part de leur question sur le mariage. Il s'appuie également sur les Écritures et la référence à Moïse mais en évoquant un autre passage, plus fondamental encore dans l'histoire d'Israël, celui où Dieu rencontre Moïse au buisson ardent et l'envoie libérer son peuple : la vie passe avant toute loi. « Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ».

Une parole à mâchonner, ruminer, goûter cette semaine alors que nous avons sûrement fleuri nos tombes. Nous avons ainsi passé nos peurs, nos réticences pour les cimetières, qui ne sont pas le lieu de la fin, mais le lieu pour célébrer la vie après la mort comme en témoignent toutes ces tombes joliment fleuries qui disent bien l'espérance, la vie, la proximité avec quelqu'un. Je suis toujours frappé par cette tombe manouche, tombe proche de celle de ma famille, où toutes les générations se rassemblent, assis avec des chaises de pique-nique et qui partagent un immense gâteau, avec beaucoup de crème, confectionné pour l'occasion. Une commensalité entre les vivants et les morts qui illustre bien ce que nous avons célébré avec la solennité de la Toussaint et la mémoire des défunts : union entre l'Église visible et l'Église invisible. Comme l'affirme le théologien Michel Deneken : « le visible et l'invisible ne sont pas en concurrence ; ils représentent en fait une seule et même réalité. L'une ne peut pas être sans l'autre ; l'une ne peut pas être sans se référer à l'autre. »

Nous sommes là au cœur du mystère même qu'est l'Église qui se fonde sur l'événement de Pâques, avec la mort-résurrection de Jésus, et sur l'événement de la Pentecôte, par le don de l'Esprit : « La dernière Cène et l'Église sont indissociables. Beaucoup d'éléments indiquent que la naissance de l'Église peut être incluse dans le dernier repas que Jésus a pris avec les siens. Même si l'invitation *Faites ceci en mémoire de moi* (1 Co 11, 24) ne doit pas se comprendre directement comme une institution du ministère et que l'on ne peut pas réduire la naissance de l'Église à ce seul geste, il n'empêche que le lien entre Église et Eucharistie se fonde dans le témoignage du Nouveau Testament. La geste eucharistique en son institution comme en sa perpétuation *jusqu'à ce qu'Il revienne* apparaît comme constituant de la communauté ecclésiale » (Michel Deneken).

« Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Pour Jésus, cette phrase issue de l'épisode du buisson ardent (Exode 3) signifie clairement que ces patriarches, ayant franchi la mort, ne sont pas pour autant sans vie. « Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » Par sa vie tournée vers les autres, par sa mort sur la croix et sa résurrection au matin de Pâques, par le don de l'Esprit à la Pentecôte, Jésus nous invite à ne pas vivre dans la peur, à ne pas nous renfermer sur notre vie personnelle, sur nos petits efforts, dans une vision étriquée de sadducéen. Chaque dimanche nous fêtons l'espérance de cette vie auprès de Dieu. Telle est notre foi. C'est elle qui fera de nous en vérité des filles et fils de Dieu, vivant pour Lui.

« Je crois à la résurrection de la chair et à la vie éternelle » disons-nous dans le *Symbole des Apôtres*. « J'attends la résurrection des morts, et la vie du monde à venir » disons-nous dans le *Symbole de Nicée*. La conséquence n'en est que plus claire : la croyance en la résurrection passe par une prise au sérieux de notre comportement sur la terre. Elle n'est pas une vaine spéculation sur ce qui restera toujours impossible à imaginer. Si la mort n'est plus une fin, si la vie se poursuit, certes différemment, mais réellement, nous ne pouvons vivre comme si de rien n'était. Ma vie actuelle est le lieu où je peux réussir ma vie et me préparer à accueillir l'amour sans fin.

Marc Feix
doyen de la Faculté de théologie catholique
Université de Strasbourg